

Pascal Soyez

LE CERCLE STEVENSON

UNE ENQUÊTE
D'ELIOTT DUNCAN

Pascal Soyez

Le Cercle Stevenson

© Pascal Soyez, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5304-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

Bienvenue au Cercle

Cela faisait plusieurs heures qu'il progressait avec difficulté, sous une petite pluie fine. Ses chaussures qui s'enfonçaient dans la tourbe humide, lui paraissaient, à chaque pas, un peu plus lourdes, et ralentissaient dangereusement son allure.

Il se retourna et, n'apercevant pas ses poursuivants, décida de s'arrêter afin de reprendre son souffle.

Pressant fortement le poing de sa main droite contre son flanc gauche, il ferma les yeux durant quelques secondes, et ressentit un soulagement immédiat. Une douce fraîcheur, portée par le vent qui dévalait sans retenue, les pentes des collines environnantes, couvertes de bruyères, vint caresser son visage marqué par l'effort.

Relevant la tête, il aperçut au loin, plusieurs maisons isolées, disséminées dans une immense étendue de lande sombre, parsemée de reflets écarlates que quelques timides rayons de soleil, bravant par endroit l'épaisse couche de nuages, s'échinaient à faire ressortir.

Au-delà de ce désert humide, se dressait un imposant massif montagneux, dont les sommets rocheux disparaissaient dans une brume épaisse.

Adossé contre un muret de pierres, il recouvrit peu à peu son souffle, et entrevit avec soulagement, la fin de son tourment. Bientôt ils emprunteraient le Glen Coe, longue vallée encaissée qui les mènerait, après encore quelques jours de marche, jusqu'à Edimbourg, terme de leur périple.

— Ne traînez pas, Monsieur Balfour, les tuniques rouges ne sont qu'à quelques encablures, s'exclama Alan Breck, en se retournant vers le jeune homme qui, surpris par l'intervention énergique de son compagnon d'infortune, sursauta.

— Ne pensez-vous pas que nous les avons semées ? demanda David Balfour, il me semble bien que...

Le jeune homme n'eut pas le temps de terminer sa phrase. Une détonation déchira soudain la quiétude ambiante, et le sifflement d'une balle de fusil vint frôler dangereusement les deux fugitifs.

— Dépêchez-vous, Monsieur Duncan ! exhorta Alan Breck, en s'éloignant à grands pas. Dépêchez-vous Monsieur Duncan ! répéta-t-il, d'une voix qui se fit subitement, étrangement caverneuse, avant de disparaître dans un brouillard épais et humide... Monsieur Duncan... Monsieur Duncan...

— Monsieur Duncan ?

Eliott ouvrit brusquement les yeux, et sursauta en apercevant le visage, pourtant familier, qui le fixait. Tentant de reprendre ses esprits, il demeura stoïque pendant quelques secondes. Puis il arbora un large sourire béat.

— Tracy ! s'exclama-t-il en se redressant lentement.

— Je ne voulais pas vous faire peur, expliqua la jeune femme en affichant un regard confus, tout en déposant sur la table basse, un mug rempli de thé brûlant. Et, alors qu'Eliott se frottait énergiquement les yeux, elle se pencha vers le sol : « Enlevé », déclara-t-elle en posant sur l'un des accoudoirs du fauteuil club dans lequel le jeune homme était assis, le livre qu'elle venait de ramasser, et dont elle avait pris soin d'observer longuement la couverture. Je comprends mieux la raison pour laquelle je vous ai entendu prononcer les noms de « David Balfour », et de « Alan Breck », ajouta-t-elle.

— Il est possible que je me sois assoupi, reconnut Eliott en saisissant son mug.

— Je crois même pouvoir affirmer que vous étiez en train de rêver, renchérit la jeune femme en esquissant un sourire espiègle.

— Ce roman est passionnant, reprit Eliot, tout en feuilletant l'ouvrage d'un geste délicat.

— Le jeune David Balfour, spolié de l'héritage de son père, par son oncle, qui le fait enlever pour l'envoyer aux Amériques comme esclave, déclara Tracy en hochant la tête.

— Il réussira à s'enfuir, poursuivit Eliott, et il parviendra à regagner l'Ecosse, aidé par un highlander nommé...

— Alan Breck, l'interrompit Tracy. Ensemble, ils traverseront les Highlands

d'ouest en est, et gagneront Edimbourg afin de permettre à David Balfour d'obtenir justice.

— C'est exact, acquiesça Eliott. Et, affichant un regard admiratif, il ajouta : je vois que vous connaissez bien la littérature écossaise, Tracy.

— Robert Louis Stevenson est mon auteur préféré, confirma la jeune femme en s'asseyant dans le fauteuil voisin de celui d'Eliott. Et, sur un ton confidentiel qui annonçait les prémices d'une longue discussion littéraire, elle ajouta : mon enfance a été nourrie de ses romans. « L'île au trésor » m'a fait voyager, et « Docteur Jekyll et Mister Hyde » m'a fait trembler d'angoisse. Quant à...

— Il est tard ! s'écria soudain Eliott, les yeux fixés sur sa montre. Et, se levant brusquement, il déclara, au grand dam de son interlocutrice : pardonnez-moi Tracy, je dois vous laisser. Il faut que je rapporte ce livre à la bibliothèque de Fort William, avant sa fermeture. Je vous promets que nous aurons l'occasion de poursuivre cette discussion une autre fois, ajouta-t-il en se dirigeant à grands pas vers le hall de son établissement.

*

Eliott Duncan et Tracy Dawson se connaissaient depuis presque deux ans. Ils avaient fait connaissance alors qu'Eliott, après avoir démissionné de son emploi d'enquêteur de Scotland Yard qu'il avait occupé à Londres pendant dix ans, était rentré à Eagle Bridge, le village de son enfance, avec la ferme intention de commencer une nouvelle vie. Il y avait acheté un cottage qu'il avait transformé en bed and breakfast confortable, et conscient de son manque d'expérience en matière de gestion d'une telle entreprise, avait embauché, sur les conseils de Alice Mac Dermott, l'ancienne institutrice du village, Tracy Dawson, la nièce de celle-ci, jeune fille rousse, au tempérament énergique, qui malgré son jeune âge, assurait depuis, avec une remarquable maîtrise, l'administration de l'établissement.

*

Eliott ferma la portière de sa voiture et consulta de nouveau sa montre. La bibliothèque fermait à dix-neuf heures. Une trentaine de minutes lui suffiraient pour se rendre à Fort William. L'après-midi touchait à sa fin, et la luminosité décroissante l'obligea à allumer les phares de son véhicule, qui diffusèrent une pâle lumière jaune éclairant à peine l'étroite route aux multiples virages, longeant le Loch Leven, sur une dizaine de kilomètres.

La Morris minor traversa bientôt l'imposant pont métallique de Ballashulish, et emprunta la longue route A82 au tracé rectiligne, en direction de Fort William, petite ville montagnarde dominée par le Ben Nevis, montagne connue pour sa forme arrondie, et fréquentée pendant la saison touristique, par de nombreux randonneurs désireux de gravir le plus haut sommet d'Ecosse.

Certain d'arriver à Fort William avant l'heure de fermeture de la bibliothèque, Eliott se sentit soulagé. Il allait pouvoir rendre le roman dont il venait d'achever la lecture, et ainsi éviter les foudres de Madame Mitchell, la directrice de l'établissement municipal, qui ne tolérait aucun manquement aux règles d'emprunt des ouvrages dont elle avait la garde, et qu'elle avait elle-même fixées. Il prit donc le temps d'admirer le paysage qui, défilant paisiblement au rythme de la vitesse de croisière nonchalante de son véhicule, et de la longue plainte de ses essuie-glaces, s'effaçait peu à peu, comme gommé par la pénombre de la nuit naissante. La surface du Loch Linnhe, parsemée de vaguelettes striées par l'action de la pluie qui tombait en abondance depuis quelques minutes, disparaissait par endroits, sous un épais brouillard qui, lentement, dévalait les pentes des collines qui le bordaient. De nouveau, Eliott se sentit transporté dans le roman d'aventures qu'il venait de terminer. *Les paysages décrits par Stevenson sont éternels*, pensa-t-il en portant son regard sur le livre posé sur le siège passager, alors que la Morris minor abordait les premières maisons de la cité montagnarde.

La bibliothèque municipale de Fort William, située dans High Street, l'une des artères commerciales de la ville, était hébergée au sein d'un ensemble architectural moderne, doté sur toute sa longueur, d'une façade noire qui surmontait les vitrines de plusieurs boutiques, et tranchait avec l'aspect authentique des maisons environnantes.

Eliott, qui connaissait bien le centre-ville, n'eut aucun mal à dénicher une place de parking dans une petite rue perpendiculaire à High Street. Et, après avoir garé son véhicule, il se dirigea d'un pas énergique vers la bibliothèque

municipale, en ayant pris soin de glisser à l'intérieur de sa veste, afin de le protéger de la pluie, le livre qu'il devait rendre.

Approchant de l'office municipal, il aperçut, au travers de sa porte vitrée, la silhouette caractéristique d'Elisabeth Mitchell qui, assise derrière un large bureau en bois massif, arborait un regard contrarié.

Petite femme ronde, d'une soixantaine d'années, et à la chevelure grise, la directrice de la bibliothèque de Fort William était connue pour la fermeté avec laquelle, depuis quarante ans, elle exerçait son métier. Elle était toutefois très appréciée des lecteurs qui fréquentaient son établissement, car elle ne comptait pas ses heures et n'hésitait jamais à partager avec eux sa passion des belles lettres et de la littérature écossaise.

Persuadé d'être la cause de son tourment, Eliott prit une longue respiration. Puis, ayant ouvert délicatement la porte, il s'avança vers elle à pas feutrés.

— Pardonnez-moi, Madame Mitchell, déclara-t-il, en esquissant un sourire embarrassé, vous me voyez confus de rapporter...

— Ils sont vraiment bruyants ! l'interrompit, sur un ton empreint d'agacement, la bibliothécaire, en désignant d'un geste furtif de la main, une porte située sur le côté droit de la pièce, d'où provenaient des éclats de voix. Il va falloir que je leur rappelle les règles, ajouta-t-elle en soupirant longuement.

Surpris, Eliott s'immobilisa pendant quelques secondes. Puis, délicatement il déposa sur le bureau de son interlocutrice, le livre qu'il venait d'extraire de l'intérieur de sa veste, et reprit d'une voix hésitante :

— Je... hum... je vous rapporte...

— « Enlevé » ! s'exclama la directrice de la bibliothèque, dont le visage s'éclaira aussitôt d'un large sourire.

Ayant saisi l'ouvrage, elle l'entrouvrit à la première page, et, posant un regard soupçonneux sur l'étiquette située à l'intérieur de celui-ci, elle murmura : Eliott Duncan... emprunté le... donc...

Puis, relevant brusquement les yeux, elle déclara, au grand soulagement d'Eliott : c'est parfait, jeune homme, vous avez respecté le délai. Et, refermant le précieux ouvrage, elle ajouta : appréciez-vous les romans de Robert Louis

Stevenson ?

Sans lui laisser le temps de répondre, Elisabeth Mitchell se leva, puis, lui adressant un regard perçant, elle s'exclama d'une voix enjouée : suivez-moi, je vais vous présenter.

Contournant son bureau, elle se dirigea vers la salle d'où s'échappait toujours un brouhaha incessant, et ouvrit la porte d'un geste brusque, ce qui eut pour effet d'interrompre instantanément la discussion en cours. Quatre paires d'yeux étonnés se tournèrent aussitôt, dans un ensemble coordonné, vers la bibliothécaire qui, suivie d'Eliott, venait d'entrer dans la pièce. Arborant un sourire radieux, Elisabeth Mitchell déclara : Monsieur Duncan, je vous présente les membres du Cercle Stevenson. Puis, adressant un regard appuyé à chacune des personnes assises autour d'une table sur laquelle étaient disposés plusieurs livres reliés, elle ajouta, sur un ton solennel : Chers amis, permettez-moi de vous présenter Monsieur Duncan qui est un amateur éclairé de l'œuvre de Robert Louis Stevenson.

— J'apprécie ce compliment, Chère Madame Mitchell, mais je n'ai pas la prétention d'être un aussi fervent lecteur de cet auteur passionnant, que les membres de cette assemblée, répondit Eliott.

— Soyez le bienvenu, prenez place parmi nous, s'exclama sur un ton avenant, un homme assis à l'extrémité de la table qui, arborant une chevelure et une barbe d'une blancheur éclatante, encadrant un visage au teint halé et fortement ridé, semblait être le doyen de l'assemblée. Nous étions sur le point de mettre un terme à notre réunion, poursuivit-il, avant d'ajouter en se tournant vers les autres membres du cercle : j'imagine que chacun sera d'accord pour la poursuivre encore quelques instants en votre compagnie.

— Permettez-moi, Monsieur Duncan, de vous présenter Monsieur Ronnie Walker, qui est juge à la retraite, et le président de cette association, déclara Elisabeth Mitchell.

— Président est un mot bien pompeux, reprit Ronnie Walker en esquissant un sourire confus. Disons que je me charge de la paperasse, des convocations, et de l'ordre du jour de nos réunions, ajouta-t-il dans la foulée. Et, fronçant les sourcils, il poursuivit en arborant un air énigmatique : Monsieur Duncan... il me semble que je vous connais... ne seriez-vous pas cet ancien enquêteur de Scotland Yard qui a récemment résolu, au nez et à la barbe de la police locale,

plusieurs affaires de meurtres ?

Elliott écarta les mains en signe d'acquiescement, puis reprit :

— Effectivement, j'avoue que j'ai aidé mon ami, le sergent Mac Allister à résoudre trois affaires criminelles. Mais, je n'étais pas seul à...

— Ne soyez pas modeste, intervint de nouveau Ronnie Walker. Et se levant brusquement, il

s'écria en se tournant vers les autres participants à la réunion : je ne crois pas me tromper en affirmant que tout le monde ici sera d'accord pour inviter Monsieur Duncan à faire partie de notre cercle.

— Ce serait un honneur de vous accueillir parmi nous, confirma une jeune femme brune, qui paraissait âgée d'une vingtaine d'années, et affichait une apparence physique ainsi qu'une tenue vestimentaire soignées. Elle était assise à côté d'un jeune homme qui semblait avoir le même âge qu'elle, d'apparence sportive, et dont la simplicité de l'habillement trahissait, à l'inverse de sa voisine, l'appartenance à un milieu modeste.

— Et voici Mademoiselle Laura Crawford, et son fiancé Monsieur Tomas Dickson, qui sont tous deux étudiants en lettres à l'Université d'Inverness, reprit Elisabeth Mitchell en esquissant un sourire espiègle.

— Et passionnés des écrits de Robert Louis Stevenson, intervint le jeune homme en hochant la tête en signe d'acquiescement, tout en adressant à sa voisine, un regard langoureux.

— Et enfin, Monsieur Steven Wood qui est leur professeur de lettres, et également à l'origine de la création de ce cercle, poursuivit la bibliothécaire, en désignant d'un geste ample de la main, un homme âgé d'une quarantaine d'années, vêtu d'un pull à carreaux, et d'une veste en cachemire. Son visage aux traits saillants, était affublé d'une paire de lunettes en écailles de forme ovale, posées sur l'extrémité de son nez, qui lui donnait une étrange impression de réflexion permanente.

— Bienvenue dans notre cercle, se contenta de déclarer l'enseignant d'une voix traînante, en accompagnant ses paroles d'un geste théâtral de la main qui se voulait sans aucun doute solennel.